Médiathèque NELSON MANDELA

Gardanne TERRE D'ÉNERGIES

NOUVELLES DE L'IMAGINAIRE

CONCOURS 2013

Recueil des textes gagnants

Voici réunies les dix nouvelles lauréates du concours *Les nouvelles de l'Imaginaire 2013*, écrites sur le thème de l'Autre, dans le contexte des littératures de l'Imaginaire.

1er prix catégorie adultes

Le camarade inhérent (Nicolas LOZZI) 5

2eme prix catégorie adultes

L'Autre (Isabelle ABELLO) 7

3eme prix catégorie adultes

Je d'Ombre (Louisa MARMOL) 15

1er prix catégorie 15/18 ans

Cohabitation (Emilie LE RALLEC) 23

2eme prix catégorie 15/18 ans

Double face (Lycée professionnel LA VISTE) 29

1er prix catégorie moins de 15 ans

White blood (Béatrice PASCAL) 35

Prix d'encouragement

Je l'aime quand même (Léa GRANIER, Chjara-Maria MARCHIONI) 43

Entre deux mondes (Maël WATERSON, Antoine LEFEBVRE) 45

Histoire gluante (Mathieu FROSINI, Vincent BOUTEILLE) 47

Le livre des secrets (Léna SAUSSE) 49

LE CAMARADE INHERENT

La sensation première est celle d'une insinuation sournoise, les sens émoussés par une sangsue invisible. La foule aux contours incertains glisse sur une patinoire de mélasse, les rayons des ampoules au néon s'étirent en couronnes scintillantes, la touffeur de l'éther bouillonnant s'épaissit, la nuée des paroles et des sons vibre en farandole ; c'est un sabbat accablant : le sol, les solives, les regards convergents, les mouvements ondulatoires, les objets qui dérapent de main en main, le poudroiement des lumières, tout converge vers vous, tout concourt à harmoniser votre malaise.

Le palpitant s'affole puis bombarde la poitrine, la vue faiblit, le souffle quitte la sphère des réflexes et exige d'être surveillé et régularisé, quand bien même il s'encombre et se déglingue, et c'est alors que le liquide se répand. La décharge a lieu dans l'épigastre, au centre du corps, au siège des émotions privées de sens, à la conjonction du respiratoire, du digestif et de l'irrigation vitale ; sa chaleur est celle de l'iode injecté par piqûre, mais la tiédeur rassurante est remplacée par une acidité acérée qui se diffuse dans les épaules, puis jusqu'aux mains, au cou, à la nuque, au thorax ; tout ce qui se trouve sous la ceinture est à peu près épargné.

Vous bredouillez une excuse et, animal dérouté, vous fuyez jusqu'à une tanière rassurante, non loin d'un tunnel de sortie, une échappatoire éventuelle. Vous pensez être momentanément tiré d'affaire, mais un étau a profité de votre affolement pour assurer sa prise dans votre gorge, juste au-dessus des clavicules, enserrant ces deux lignes tendues qui montent jusqu'aux tempes. Les nausées commencent. Un trouble raidissement précède une intense constriction qui vous plie en deux et rabat tripes et boyaux jusqu'à l'orée de l'œsophage, mais vous n'avez rien à vomir. À nouveau vous vous roidissez dans une goulée providentielle d'oxygène ; à nouveau vous vous crispez, un genou à terre, dans l'attente du flot rance et bileux qui épaissira la moquette. Mais rien ne vient.

C'est là la suprême traîtrise de ce processus bouleversant : la promesse de dégorgement, la promesse d'étourdissement, de défaillance, de chute, la promesse de mort, ne sera jamais suivie d'un réel effet, mais l'ennemi intérieur qui jubile de vous ravager en dedans vous laissera croire jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême lisière, à une fin implacable aux conséquences funestes. Il vous mènera jusqu'au précipice, vous laissera contempler l'abîme, vous transportera vicieusement jusqu'à un pied, un orteil

de la bascule, mais n'autorisera jamais que vous plongiez — lui aussi se garde de la mort.

Lorsque vous avez trouvé un appui, une assise — grâce à un tabouret, une marche d'escalier, une chaise de fortune, qu'importe — les regards inquiets des proches et des passants déclenchent un violent réveil cognitif. Vous prenez conscience d'avoir perdu la maîtrise de fondements censément éternels, de n'être qu'une carcasse branlante animée par une batterie d'automatismes sur lesquels vous ne savez rien. La mécanique imperceptible qui a cliqueté en sourdine pendant vingt-huit ans vous saute à présent à la gueule, sa fragilité, sa faillibilité, deviennent soudain manifestes. Vous vous efforcez malhabilement de contrôler la navigation confuse de l'air jusque dans vos poumons, et si les symptômes les plus douloureux s'estompent déjà, vous ne désirez malgré tout que rentrer, très vite, et dormir.

Après ma première crise de panique dans ce grand magasin, le jour de mon dernier anniversaire, j'ai voulu rentrer très vite, ma femme m'a ramené en voiture, je me suis allongé sur mon lit, et j'ai dormi jusqu'au soir. Au réveil, dans l'élan de capacités retrouvées, d'une confiance renouvelée en la solidité de ma machine fidèle, j'ai accepté que l'on se rende au restaurant thaïlandais où fricassaient déjà des crevettes escortées de cisèles d'ail crépitantes. Après quelques minutes d'aisance hypocrite, j'ai prié Florence de bien vouloir m'accompagner le plus loin possible de ce confinement ignoble et de ces visages flous. La panique n'a éclaté qu'une fois installé sur mon canapé, lessivé par la peur et affecté par l'expression déconcertée de la personne qui me connaît le mieux au monde. Dans la semaine qui a suivi, la crise est revenue me rendre visite quatre fois.

Je devins alors un sujet de l'angoisse. Je ne vivais que dans l'attente de la prochaine compression, et sa venue inopinée renforçait encore l'idée de son retour. De jour comme de nuit – l'insomnie devint aussi habituelle que la torpeur d'après-repas — le liquide grognant m'imbibait le corps. Je m'improvisai dénicheur de synonymes pour employer les termes adaptés, tapés nerveusement sur le clavier complice, explorateur du web à la recherche de symptômes similaires, de témoignages déprimants, et de solutions, bien sûr, n'importe quelle solution, toute possibilité de guérison nourrissant l'espoir — un terme de faussaire, puisque l'espoir c'est l'angoisse à visage masqué. Je compulsai, en très peu de temps, l'ensemble des savoirs cachés contenus dans les ouvrages de la bibliothèque municipale : *Psychologie de la peur*, *Vivre sans peur*,

Vaincre la peur et l'anxiété. J'éclairai crûment les histoires jusqu'alors placides et distantes des poètes et des littérateurs, des cinéastes et des peintres, décelant dans tel roman, telle toile, tel plan, les preuves enfin révélées de la terreur des artistes, toute pareille à la mienne. Il va sans dire que le quotidien est alors une torture d'autant plus douloureuse qu'elle est peureusement anticipée et préconçue. La décharge survient, de préférence, pendant les rares moments d'accalmie, punis de leur confort.

Pousser ma porte, affronter l'amère clarté, arpenter le goudron fangeux, me rend instantanément vagal. Je parviens parfois à tournoyer jusqu'à une supérette, une Poste, une presse, la file d'attente me paralyse, un halo indécis entourant mon champ de vision, et les sens émoussés je me traîne en sens inverse jusqu'à claquer enfin le battant derrière moi, mais revenu au calme se précisent alors la chamade du cœur, l'oppression du souffle, et je plonge à nouveau dans la terrible incertitude de ma survie immédiate. Florence est par bonheur beaucoup plus courageuse que moi. Sans jamais jouer à la psy, elle m'écoute, me soutient et m'offre son épaule pour pleurer – car oui, pour la première fois de ma vie, je pleure, des lacs de larmes profitent de l'effondrement du barrage pour jaillir par la brèche ruinée.

Le plus décourageant est de ne trouver aucun réconfort dans les dérivatifs habituels d'une vie flegmatique. La concentration me faisant défaut, les lettres s'enchevêtrent comme du riz mis à cuire sur les pages surchargées des romans ; images et sons s'entassent sur mon écran ; le ré facétieux attend l'élan surhumain dans lequel je saisis ma gratte pour me claquer sur le poignet. Ne me reste que l'astreignante monotonie d'un transat déplié sur le balcon, à portée de main le paquet de sèches et le cendar plein, le verre de limonade (pas de café, pas de soda, pas d'alcool) et un panoramique en béton. Il est parfois l'heure de se rendre à l'un des innombrables rendez-vous médicaux que j'ai réussi à caser en une seule semaine à une vitesse désespérée, suppliant parfois de touchantes secrétaires digitalisées : prise de sang, cardio, poumon, scanner du cerveau, électroencéphalogramme, rien à signaler, et le visage de mon généraliste arbore tour à tour les apparences de la peine, de l'incompréhension et de l'impuissance.

Ma solitude fut rompue après les trois premières semaines d'effroi et de lamentation. La matinée s'annonçait redoutablement habituelle : éveillé bien après Florence – partie s'encastrer dans la décharge de tôle vibrante des départs au travail – je sens mes paupières papillonner d'épuisement après la ritournelle insomniaque de la nuit et

l'effondrement soudain survenu vers cinq heures (parfois lui-même secoué par des tachycardies tranchantes, promptes à vous tirer net du lit avec la promesse encore embrumée d'en crever très vite). Dès que mes pieds se posent sur la douceur des tomettes familières, j'ai le brusque souvenir d'avoir un très gros problème et de ne pas savoir comment en sortir, la certitude inébranlable que le reste de mes jours sera conjugué au temps de la peur, et cela suffit à faire naître une boule de chaleur poisseuse au creux de l'estomac. Très vite, les premières manifestations physiques se rappellent à moi : vue trouble, appareil sensitif vagal, souffle court. J'allais probablement refaire la tentative de lire quelques chapitres d'un roman, m'armer de courage pour sortir acheter un campagne, ou bien me contenter de douches à répétition – brefs et relatifs apaisements amniotiques. Toujours est-il que ces grands projets tournèrent court lorsque je découvris trois mots de ma propre écriture déposés sur un traditionnel post-it rose à la bande collante appliquée sur la table nette de la salle à manger.

« *Je suis là* ».

Flo m'assura à son retour qu'elle n'était nullement l'auteur de cette déclaration laconique, et je décidai de ne pas insister, convaincu par ailleurs que la rondeur chaotique des lettres ne pouvait être comparée à ses admirables scriptes ordonnées. Je convins avoir pu griffonner cela (mais pourquoi ?) pendant l'une de ces veilles incertaines qui émaillent gaiement l'imbroglio des nuits d'insomnie. Captivé par des sensations (nausées, vertiges, tremblements) qui me parurent plus importantes sur le moment, je n'enquêtai que peu au sujet de l'anodine inscription et chiffonnai le papier avant de l'envoyer rejoindre en poubelle les reliefs d'un repas inachevé.

« En toi », traça la même écriture sur le verso du même post-it, déchiffonné et sagement replacé, le lendemain matin. Par un miracle quelconque, j'avais dormi comme un ours hibernant cette nuit-là, probablement éreinté par des veilles intenables, et je pouvais affirmer avec certitude n'avoir pas bougé de ma grotte profonde, sauf somnambulisme — mais jusqu'ici, Flo n'avait constaté nulle déambulation nocturne en posture de zombie dans les couloirs longilignes. Il faut se figurer à quel point je pouvais, à ce moment, être fatigué, meurtri et nécessairement avide de toute ébauche de changement dans mon trouble. À quel point j'étais prêt à croire, dès lors que l'on me montrait les prémisses d'un miracle en guise de démonstration. À quel point le monde pouvait me paraître irréel et mon existence

désincarnée. C'est pourquoi je n'eus aucun mal, figé devant une table et un impossible message, à goupiller les pièces disparates de ma souffrance en une mécanique limpide : j'étais, assurément, habité. Possédé, occupé, ensorcelé. Par l'intermédiaire de ces petits hermès roses et miraculeux, nous établîmes, par journées différées, puis bientôt plusieurs fois par jour, une véritable conversation, sèche et précise, sans babillage ni jacasserie.

« *Je sens ta présence* », calligraphiai-je en toute conscience le soir venu. « Pose ta main sur ton côté droit », répondit le mystérieux interlocuteur à mon réveil le lendemain.

Je passai une bonne partie de la matinée à enfoncer mes doigts sous mes côtes, au niveau du pectoral.

« *Plus bas* ». Il était dans le foie.

« *Je peux sentir ta main mais ta main ne sent rien* » ;

« *Je sens tes attaques* » ;

« *Je ne t'attaque pas* » ;

« *Que fais-tu ?* » ;

« J*e t'éveille* » ;

« *C'est douloureux* » ;

« *C'est douloureux de s'éveiller* » ;

« *Tu me fais peur* » ;

« *Tu as eu peur toute ta vie* ».

L'essentiel de notre échange tournait autour de ce sujet redouté : la peur. Je compris très vite que l'esprit étranger (ce terme l'aurait immanquablement fait réagir : il m'aurait déconnecté, aurait arraché le premier papier venu et m'aurait fait savoir qu'il ne m'était nullement « étranger ») n'envisageait de me foutre la paix que lors de mes confrontations les plus violentes à ce qui m'effrayait, consciemment ou non. Je l'appelais alors le Camarade à cause d'une conversation numérique que j'avais eue avec une vague connaissance barbue à tendance militante : « … un camarade, m'avait-il dit suite à une petite moquerie relative à la désuétude du terme, est une personne liée à toi par un sort commun. » J'avais écrit peu après :

« *De quoi ai-je peur Camarade ?* » ;

« *Je vais te le montrer* ».

Il ne s'apaisait qu'après des heures passées à déambuler à l'extérieur, dans les rues traversées d'une nuée humaine, ou dans les méandres noirs de monde des grands magasins. Puis il nous faisait prendre tous les transports en commun possibles, nous arpentions le réseau arachnéique de la ville avec acharnement jusqu'à la nuit tombée, et nous devions alors trouver un chemin de retour, à pieds, si possible en visitant un maximum de coupe-gorges. Le Camarade poussa le vice jusqu'au saut à l'élastique, à la provocation gratuite de voyous dans des ruelles sordides. Ces expositions me laissaient chancelant, parfois physiquement blessé, je regagnai le domicile hagard, et pour autant sans aucune assurance que mon sommeil serait meilleur et ma respiration pacifiée. Simplement, cela pouvait parfois arriver. C'était déjà beaucoup. Mais ma vie demeurait si désarticulée que j'estimai l'exigence de mon hôte trop forte. Je regrettais mes refoulements d'antan, lorsque je n'avais pas conscience d'avoir peur.

La blondeur léonine du docteur Zoé Moissac, médecin psychothérapeute, ne lassait pas de m'hypnotiser, et lorsqu'à ma demande — « guérissez-moi, délivrez-moi de lui » — elle répondit ce que je redoutais d'entendre — « on n'en guérit pas, vous savez, on apprend simplement à vivre avec » — je sentis un frisson de plaisir parcourir la chose confortablement blottie en moi.

L'AUTRE

Jodie et Laurie ont à peine quelques minutes d'écart. Personne ne sait vraiment laquelle des deux est l'aînée. Ce qui frappe, c'est leur regard. Elles sortent à l'instant du ventre de leur mère, mais leurs yeux sont ouverts et elles se fixent réciproquement. Les infirmières restent bouche-bée et n'osent pas les séparer.

Pourtant, il faut leur prodiguer les premiers soins, mais toute l'assistance reste sous l'emprise de ces deux regards irréels. Aucun cri n'a été poussé, ni par l'une, ni par l'autre, comme si chacune d'elles attendait que l'autre craque.

Au bout d'un interminable moment, la mère, encore sous l'emprise de la légère anesthésie, demande à voir ses enfants, à les toucher, à les serrer contre elle. Elle a souffert le martyr pour mettre au monde ses jumelles.

Dès le troisième mois, les coups de pieds ont commencé et ils n'ont cessé qu'au moment de l'accouchement. Les petites ont martelé leur mère de l'intérieur, sous le regard impuissant des médecins et du père.

L'une des infirmières se décide enfin à donner Laurie à sa mère. Jodie la rejoint dans la seconde, après avoir donné un coup à l'infirmière qui la tenait. A peine sont-elles installées sur le ventre de leur mère que leurs pieds se touchent et s'entrechoquent de plus en plus violemment. Leur mère pousse des hurlements de douleur et la sage-femme éloigne Laurie de sa sœur.

Le calme revient immédiatement, même si une tension presque palpable s'installe.

Il semble que les jumelles se haïssent. Leurs jambes sont couvertes de bleus, ainsi que leurs bras. Jodie a même une légère cicatrice au niveau du ventre, alors que Laurie, contrairement à sa jumelle, n'a aucun cheveu sur la tête. Se pourrait-il qu'ils aient été arrachés à l'intérieur du ventre de cette jeune femme ? De nombreuses questions restent en suspens dans cette petite salle d'accouchement.

Il faut pourtant prendre une décision. Les deux enfants doivent être nettoyées, habillées et soignées le cas échéant. Le docteur donne l'ordre d'effectuer ces tâches dans deux salles différentes. Laurie et Jodie se perdent donc de vue pour la première fois depuis leur création…

Jodie est entourée par un infirmier et une infirmière qui la nettoient et l'habillent. Elle ne semble même pas remarquer leur présence. Sa tête est tournée vers le mur, son regard est dur et froid. Rien ne peut le faire dévier. Ils essaient de lui agiter un hochet devant les yeux, de lui apporter des peluches, mais tous leurs efforts sont vains. Elle sait que sa sœur est de l'autre côté de ce mur, elle le sent. Et Laurie non plus ne la quitte pas des yeux. En effet, le même scénario se déroule dans la pièce voisine. Les jumelles semblent s'observer au travers du mur épais qui les sépare. L'un des docteurs essaie alors de bouger Jodie. Laurie la suit des yeux, alors qu'elle ne peut pas la voir ! Le moindre mouvement de l'une est aussitôt perçu par l'autre.

Pendant ce temps, les parents s'impatientent. Toute la famille est là pour voir les deux trésors tant attendus. Seule la mère ressent les mauvaises vibrations de cette double naissance. Elle a vu ses filles se battre sur son propre ventre et elle sait qu'il se passe quelque chose. Mais, à quoi bon inquiéter ses proches ? Ses filles vont revenir, habillées de leur beau pyjama et tout sera oublié !

Elle avait acheté ces babygros en solde, quelques jours à peine avant son accouchement. L'un était rouge et l'autre jaune. Ce jour-là, les coups dans son ventre l'avaient obligée à s'allonger à même le sol, au beau milieu du magasin. Elle pensait mettre au monde ses jumelles au rayon « habillement enfants », mais subitement, tout était redevenu calme.

« *Mais que peuvent-ils bien faire ? Pourquoi ne nous montrent-ils pas nos chères petites-filles ?* ». Cette réflexion émanant de sa mère, la ramène brusquement à la réalité.

Toute la famille commence à s'impatienter. Voilà près d'une heure que les infirmières ont emmené ses enfants.

A l'autre bout de la clinique, les médecins essayent de rapprocher Jodie de Laurie, mais dès que la distance qui les sépare le permet, elles se frappent et s'agitent au point que les infirmières ont du mal à les contenir. Elles n'ont qu'une heure et pourtant, leurs forces semblent augmenter de minute en minute.

Les médecins se mettent d'accord sur le fait que ces enfants doivent être séparées, au moins temporairement, afin d'éviter d'autres blessures. Les prénatales sont importantes, mais elles ne laisseront aucune trace d'ici quelques semaines. Il faut

maintenant prévenir les parents du danger que représente la non-séparation et obtenir leur accord.

Laurie est la première à être présentée à sa nouvelle famille. Tous les regards sont tournés vers elle, alors que le sien semble chercher quelque chose. Après quelques secondes, son visage se radoucie, ses traits se détendent et elle regarde enfin ceux qui l'entourent, au grand bonheur de tous.

Mais cette trêve ne dure pas. Jodie approche et les médecins emportent immédiatement Laurie, malgré les protestations de la famille. Il est sans doute préférable de leur éviter le spectacle navrant et inquiétant de cette haine réciproque. Jodie, elle, ne se détend pas devant tous ces regards plein d'amour. Sa sœur est pourtant loin à présent… Elle touche alors, de sa petite main, l'entaille prénatale située sur son ventre, comme pour montrer aux autres à quel point elle a souffert. Elle est apeurée et son visage est si expressif que l'on peut presque y lire « Au secours, Aidez-moi, je vous en prie ! »

Sa tête est tournée vers eux à présent. Son regard est si implorant que sa mère éclate en sanglots. « *Que s'est-il passé dans mon ventre, qu'avez-vous donc vécu, toutes les deux, pour vous haïr autant ?* » La pauvre mère s'est évanouie en prononçant ces paroles. Elle est à bout, ses nerfs ont lâché. Elle qui espérait tant que sa douleur cesserait après son accouchement, souffre à nouveau, plus cruellement encore.

Une fois la jeune femme remise sur pieds, les médecins les entraînent, elle et son mari, dans un bureau, afin de les entretenir sur les décisions à prendre. Ils présentent la séparation des jumelles comme une nécessité évidente et obligatoire pour la sécurité des enfants. Le couple est désemparé, déprimé par cette nouvelle, qu'ils pressentaient pourtant.

« *Ce n'est que pour quelques jours…* » Les parents et les médecins essaient de s'en persuader, mais le ton est faux. C'est une situation qui n'a encore jamais été étudiée chez des enfants si jeunes. Il n'est donc pas possible de donner une idée du temps qu'il faudra pour leur apprendre à se supporter, si cela est possible…

La décision est prise : Jodie et Laurie resteront à la clinique pendant une semaine ou deux, sous la responsabilité du docteur B, psychologue pour enfants.

Les petites ont passé une première nuit agitée, séparée l'une de l'autre par les interminables couloirs blancs de la clinique. Jodie n'a pas pu dormir et est restée sur le qui-vive pendant que Laurie, plus calme, s'est assoupie quelques courts instants.

Pourtant, ce même matin, une macabre surprise attend les médecins. Les infirmières, rassurées, affirment au Docteur B que Jodie a enfin cédé au sommeil, un sommeil lourd, profond. Elle semble apaisée à présent. Mais... elle ne dort pas. Cet apaisement si subit n'en est pas un. Elle ne respire plus ! Jodie est morte et de nombreuses ecchymoses sont découvertes sur tout son petit corps, recouvert par les draps blancs de la clinique.

Comment cela a-t-il pu arriver ? Cette question hante les esprits des personnes présentes dans la salle. Jodie était agitée pendant la nuit, elle a beaucoup pleuré, poussé des cris affreux... Mais les infirmières n'ont rien vu. Elle n'avait rien ! Pas une marque sur le corps, excepté celles qu'elle avait déjà à sa naissance. Les ecchymoses découvertes ce matin-là sont impressionnantes. Ce petit bout de chou a été roué de coups, frappé jusqu'à la mort. Les soupçons se portent logiquement sur les infirmières, seules personnes à avoir pu approcher Jodie. Mais, chacun pense à une autre solution, sans pour autant se l'avouer. Ce n'est pas possible... Pourtant, tous se dirigent, dans un même élan, vers la chambre de Laurie.

Celle-ci dort encore. Son visage est calme, serein. Rien à voir avec la furie de la veille. Personne ne parle. Laurie ouvre peu à peu les yeux et regardent avec intérêt toutes ces personnes autour d'elle. Elle n'a pas peur, elle n'a plus peur. Son regard est trop souriant, inquiétant. Il semble dire: « *Ça y est, c'est fini, tout va bien maintenant !* »

L'enquête n'a rien donné. Elle a duré huit mois, mais rien n'a pu être prouvé.

Comment peut-on prouver qu'un bébé d'un jour seulement puisse être à l'origine d'une mort aussi horrible ?

Les parents n'ont jamais cru à la culpabilité de Laurie et elle coule des jours heureux dans sa nouvelle famille, sans que l'ombre de sa sœur ne vienne troubler son visage, si calme à présent.

Je d'Ombre

La demoiselle au chapeau de paille avance sur le trottoir en asphalte du village. Le ruban rouge du chapeau claque au rythme de la brise printanière. Le visage porcelaine s'illumine tandis qu'elle pousse le portail. De son pas léger, presque fantomatique, elle se presse de traverser le jardin.

Pendant ce temps, l'Ombre a épousé le sol, embrassé le bois fraîchement peint du portillon et frémit au contact humide de l'herbe. Sur le perron verni, la porte d'entrée s'ouvre.

La demoiselle entre ; l'Ombre disparaît.

Elle ôte sa coiffe, présent récent de sa mère, et la dépose délicatement dans la boîte ronde. Il lui faut faire sa toilette. Le repas sera servi incessamment sous peu par la bonne. Les yeux bleus examinent avec ravissement la belle chevelure blonde. Libère-moi. Encore cette voix ! Un rictus d'impatience tord les fines lèvres rosées. Ne fais pas l'imbécile. Je suis la matière. Tu es l'esprit. Silence. L'Ombre soumet de manière insistante cette requête depuis trop longtemps. La demoiselle fredonne et continue à se peigner. Je t'en supplie. Ses yeux s'enflamment ; une ride de colère fend ce front si lisse ; sa mâchoire se crispe. C'en est assez. Ne possèdes-tu pas une existence convenable ? Je m'occupe de toi pour le mieux. Alors, tais-toi. Silence. On frappe trois coups timides à la porte. Elle est prête. Et satisfaite.

*

Des semaines ont passé. L'été approche. Le ciel éblouit de son vide. La demoiselle s'étend sous ses draps propres par une soirée douce. Aujourd'hui, elle a évoqué le comportement envahissant et irrespectueux de l'ombre. Ses parents lui ont octroyé l'autorisation de la menacer : à l'époque actuelle, la procédure d'obtention d'une nouvelle Ombre se révèle être très coûteuse.

Il s'agit de mobiliser les services du Transcribe du village : une location autant chère que risquée. Dans la mesure où cela suppose la rééducation totale d'une Ombre. La demoiselle secoue la tête : ce serait une perte de temps. Le temps pour son père, c'est de l'argent.

J'exige ton attention. La demoiselle avait confié une seule Obligation à son Ombre : celle de se montrer le jour. Entend ces paroles. Car tu n'auras pas de second avertissement. Silence. La jeune fille fronce les sourcils, soupire. Je ne te retiens pas prisonnière la nuit. Je te laisse libre dans ta dimension. N'est-il point ? Silence. La demoiselle perçoit la présence spectrale de l'Ombre dans la chambre obscure. Elle a été entraînée à reconnaître son énergie. Contrairement à d'autres, je ne te cloître pas la nuit. Je suis généreuse. Cela devrait suffire. Je mérite ta reconnaissance et ta gratitude. Silence. Les bras sous l'oreiller, couchée sur le flanc, la demoiselle s'impatiente. Il n'y a rien de plus exaspérant que cette absence de réponse. As-tu saisi, ombre ? Je veux vivre. Comme vous. Tu n'en aurais même pas la capacité si je te libérais. Seul le Transcribe contrôle la relation entre la matière et son esprit. Je souffre à chaque seconde. Je suis votre confidente. J'écoute vos peines. Je vous console. Êtes-vous insensible ? Je te défends de me juger. Je suis humaine. J'ai les droits, tu as les devoirs. À partir de maintenant, cesse de m'importuner. Le sujet est clos.

L'Ombre obtempère. Elle n'a pas le choix. Ne l'a jamais eu. La nuit est radieuse, le ciel troué de milliers de diamants. L'Ombre a conscience du danger qu'elle encoure si elle persiste de la sorte : on pourrait la punir en la bannissant et en la remplaçant. Le peuple des Ombres reconnaît une Ombre déchue à sa trace énergétique, souillée et négative. Elle se retrouverait marginalisée et isolée. Confinée dans la solitude éternelle. Un sort tragique que ne supporterait pas l'Ombre.

Elle frissonne à la seule image de ce destin pathétique avec lequel elle joue. Pourtant, elle ne peut continuer à suivre la jeune fille. L'Ombre désire décider : du chemin à fouler, des personnes à fréquenter, des leçons à prendre, de la tenue à porter. L'Ombre déambule, invisible dans sa dimension nocturne, au hasard dans le dédale de ruelles. Elle devine la présence de quelques comparses qui ont la Permission Nocturne. Ce soir, elle n'était pas d'humeur à établir une communication avec l'un d'entre eux. En effet, l'Ombre se renfrogne ; la silhouette se recroqueville : elle sait que seul le Transcribe peut remédier à sa condition. Et son adresse ne lui est pas inconnue. Puisqu'elle a été tissée à cet endroit.

*

Si elle avait eu des yeux, ils auraient été constamment embués de larmes.
Si elle avait eu un cœur, il aurait été toujours compressé par l'infinie peine, l'implacable frustration.
Si elle avait eu des jambes, elle aurait couru jusqu'à les transformer en coton hurlant de douleur.

*

La demoiselle dort paisiblement lorsque l'Ombre réintègre son enveloppe charnelle pour le lendemain. L'Incombration par la substance étrangère est brutale et soudaine : si bien que chaque matière qui subit une Incombration nocturne sent son corps sursauter de surprise. Mais le monde onirique s'avère bien plus puissant ; la matière n'est donc pas tirée de son sommeil.

Le soleil transperce de ses rayons acides les persiennes de la chambre. Ils effleurent le visage pur de la demoiselle, qui éternue au contact chaleureux. Un sourire d'allégresse marque la figure ; le corps vierge s'étire sous les draps encore chauds. Trois timides coups à la porte. La demoiselle congédie la bonne. Elle a fait un rêve qui lui a laissé une étrange sensation. Il lui faut s'entretenir avec l'ombre.

La demoiselle à la peau de pêche s'installe face au miroir de sa coiffeuse. Elle se pomponne les joues de poudre. Son teint prend la couleur de la neige. Je dois te parler, ombre. Silence. La demoiselle clos les paupières. Réponds-moi. Un courant d'air chaud vient secouer les persiennes. Qu'attendez-vous de moi? Enfin. Ce souffle rauque caractéristique à la voix de l'ombre se manifeste. J'ai rêvé. Que tu projetais une Inversion. Silence. Le cœur de la demoiselle s'emballe ; ses mains deviennent moites ; ses lèvres se pincent d'anxiété. C'est absurde. Comment le pourrais-je ? La demoiselle ouvre les yeux océan et fixe son reflet. Elle passe une main distraite sur un épi blond. Elle hésite. Je l'ignore. Mais puis-je avoir confiance en toi ? Puis-je interpréter tes paroles comme la vérité même ? Cette fois-ci, la réponse ne se fait pas attendre. Bien sûr. Vous savez, matière, que la pire crainte d'une Ombre réside dans l'exil. Je ne peux courir ce risque. La demoiselle s'affale dans son fauteuil. Oubliant les bonnes manières de sa classe. Quel soulagement. Ainsi, tu as entendu mes propos. Je peux donc croire en ta bonne foi et en ta loyauté. Certainement. Dans ce rêve, tu avais pris ma place. Une telle chose n'est pas possible. Une Inversion, dites-vous ? La demoiselle se

redresse et se dirige vers sa commode. Aujourd'hui, elle allait rencontrer son futur époux. Le père de sa future progéniture. C'est exact. En réalité, l'Inversion est un phénomène tout-à-fait réel. Seul le Transcribe en a la capacité. Voyez-vous, je l'ignorais. Je n'aurais pu deviner qu'un tel procédé existait. La demoiselle ricane de dédain : finalement, les ombres étaient inoffensives. Tellement ignorantes. Il s'agit d'inverser le cours des choses. Le cours du temps. D'une matière et de son esprit. Cela semble complexe. Comment le Transcribe du village se repérerait-il ? Ma foi. Chaque relation possède son Histoire. Je suppose qu'il y a différents feuillets. Je suppose que cela est juste. Va-t'en, à présent. Je dois me préparer.

*

L'Ombre se retire. Elle ne peut importuner la matière de sa présence. C'est un début de matinée bénéfique pour elle. Alors qu'elle se cache dans un taillis de thym, l'Ombre se sent aspirée. Une forte traction la happe en arrière ; sa substance est requise auprès de la jeune fille. L'Ombre se laisse emporter par cette force mystique, ce pacte spectral, représenté par son Obligation Diurne.

La demoiselle est tout émoustillée. Pour la première fois, ses parents l'autorisent à fréquenter un jeune homme. Elle a passé ses journées dans un couvent féminin : elle est issue d'une famille noble. La plus influente du village. Elle a donc appris les manières à adopter lors des visites de la Cour, les formules de politesse à prononcer, la posture physique à travailler. Elle est fin prête.

Le jeune homme aux cheveux de jais lance un regard las à la demoiselle. Elle tressaille face à ce charme ténébreux. L'Ombre de ce dernier dégouline de perplexité et de réticence. Pourquoi de tels doutes ? Ma matière s'avère désinvolte et indécise. Aucune prétendante ne lui est convenable. Pour quels motifs ? Je suppose que son aversion pour les mondanités joue un grand rôle. Nos conversations traitent souvent de son goût pour l'aventure et l'inconnu. Je décèle une appréhension plus ancrée en vous. Quelle lecture perspicace de mon énergie. Mais en effet : je ne suis pas d'humeur à séduire une énième Ombre. Inutile de vous dépenser. Je n'ai nulle intention d'être conquise. Et sûrement pas par une Ombre dont la prétention est proportionnelle à l'insolence. C'est-à-dire ? Je vous laisse méditer.

*

La demoiselle et le jeune homme s'installent à l'arrière de la demeure. La terrasse est ombragée par un immense mimosa dont les rameaux d'or se prélassent paresseusement au-dessus de la table de bois. La conversation débute. La demoiselle applique les leçons retenues au couvent. Le jeune homme lève les yeux au ciel.

*

Pourquoi me résister ? L'Ombre a refusé brutalement toutes ses avances. Elle décide de se rasséréner. Après tout, le temps est clément. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter ou de se brusquer. Ce soir, je quitte cette existence. Je ne peux m'attacher à aucune essence aujourd'hui. Il est trop tard. Développez, je vous prie. Je vais m'introduire chez le Transcribe. Afin de procéder à une Inversion. Fascinant. Pourrais-je vous accompagner ? Êtes-vous sujet à une Obligation Nocturne ?

*

La soirée est délicieuse. L'Ombre s'est penchée sur le visage porcelaine endormi afin de lui souffler un mot d'adieu. En traversant les persiennes, elle ne ressent ni regrets, ni compassion, ni pitié. Il est temps pour elle de renverser le cours de l'Histoire du peuple des Ombres. Le Transcribe a travaillé tard, ce soir. Il fallait mettre à jour certaines Histoires Spectrales qui ont été modifiées. En effet, le village tend à évoluer de plus en plus rapidement. Les Ombres sont exilées, puis remplacées, ce qui suppose une nouvelle Histoire à rédiger, de nouveaux contrats à établir avec les matières. Le Transcribe perçoit lui-même une vague de changements profonds. Il sent que quelque chose d'irréversible se prépare. Raison de plus pour prolonger sa dure journée de labeur. Les Histoires Spectrales nécessitent une surveillance constante. Ce genre de relation qui échappe aux deux parties, matière et esprit, reste très complexe à gérer. C'est pour cela que le Transcribe a été créé. Matière et esprit, humain et ombre, sont tributaires l'un de l'autre. Le Transcribe ôte ses mains du clavier. Une Histoire achevée. Il faudrait que j'investisse dans une autre machine à écrire. Celle-ci s'use beaucoup trop vite à mon goût. Les touches sont décolorées, les lettres s'effacent, le cylindre grince lorsque la feuille est changée. Le corps translucide et bleu du Transcribe se lève, range la fiche dans un dossier et s'éclipse par une porte dérobée. Il loge derrière sa gigantesque bibliothèque, qui recense toutes les Histoires Spectrales du village. La lumière est éteinte ; l'obscurité s'invite silencieusement.

*

Les deux Ombres se faufilent. Elles sont conscientes de ne rien craindre, d'être à l'abri dans cette dimension qui est la leur. Alors, elles commencent à fouiller dans les dossiers. Toutes deux issues de milieux très aisés, elles ont dû apprendre la lecture très jeunes. En même temps que leurs matières. Je crois que je l'ai trouvé. Votre Histoire Spectrale ? Non, la vôtre. Parfait. Je … viens de tomber sur la vôtre.

Ces Ombres ne font l'objet d'aucune Obligation Nocturne : il leur est donc possible de saisir les dossiers comme si elles avaient été parfaitement physiques. C'est là que réside le danger de confier à une Ombre sa liberté la nuit. Elle fait ce qui lui plaît.

L'Ombre tremble lorsqu'elle s'empare de son Histoire. Elle ouvre la chemise de carton et en sort un palimpseste. Une fiche par Histoire ; telle est la règle. Délicatement, elle positionne la feuille dans le cylindre et actionne une première touche. L'Inversion est enclenchée. L'Ombre a inversé les rôles. Réécrit son Histoire.

*

La demoiselle est réveillée en sursaut. L'Incombration a été particulièrement violente. Comme si l'objectif de l'Ombre avait été de la blesser. Les oiseaux chantent, le doux parfum de l'été s'est infiltré par les persiennes. Une belle journée qui s'annonce. Si spéciale.

L'Ombre ouvre les yeux brutalement. L'odeur de la vie lui frappe le nez. Les larmes lui picotent les yeux. Elle baisse le regard. Ses jambes sont fines et pâles. Si pâles. Elle les articule, les touche de jour. Son Obligation Diurne est levée. L'Inversion a fonctionné. Trois timides coups. L'ancienne Ombre s'élance hors du lit : emportée par son élan, elle parvient de justesse à recouvrer son équilibre. Elle ignorait qu'un corps humain pouvait être aussi lourd et encombrant. Elle se dirige vers la coiffeuse. Sa démarche est maladroite. Elle glousse de rire. Il n'y a pas de temps à perdre.

*

La demoiselle est particulièrement excitée ce matin. Pourtant, c'est un mardi comme les autres. La bonne est intriguée lorsqu'elle la voit traverser la demeure telle une fusée. Il est vrai que quelqu'un a hurlé à la porte d'entrée. Vêtue d'une robe légère et de son chapeau au ruban rouge, la demoiselle tourne la poignée. Elle ne s'est jamais exposée sans maquillage publiquement. La bonne est intriguée. Elle hausse les épaules et vaque à ses occupations. Ses yeux bleus pétillent, ses pommettes tressautent au

rythme de son rire, sa chevelure est fouettée par le vent chaud. Il est venu. Le regard ravi et le sourire généreux. Il lui tend une main qu'elle saisit. Que m'as-tu fait, ombre ?! La demoiselle ignore le souffle dans sa tête.

J'ai médité, confie le jeune homme.

Ils traversent le jardin en courant et s'enfuient.

COHABITATION

L'AUTRE :

« *-Bonjour, j'aimerais un café, s'il vous plaît, avec un demi-sucre.* »

Pfff, encore du café, elle devrait savoir que je déteste ça. Je ne sais pas comment elle fait pour en boire autant. Tous les matins, c'est la même chanson « un café, s'il vous plaît » ; elle ingère cette boisson infecte, et par conséquent, moi aussi.

Au début, elle m'a semblé être un bon corps mais, il y a des fois, quand même, où je me pose des questions. Mais bon, je devrais arrêter de me plaindre : quand je vois certaines personnes, je me dis que j'ai de la chance. En parlant du loup, l'exemple type s'est assis à droite de Maéva. Talons de quinze centimètres qui vous bousillent le dos, robe mini et super serrée (pour accentuer les formes et attirer les mecs dit Maéva) et vous aurez du mal à vous imaginer la coiffure : une couleur rose Barbie atroce, les cheveux bouclés au fer, attachés en queue de cheval serrée et aspergés de laque à paillettes autour. Il paraît que c'est à la mode, et que ça rend sexy. Mais ce n'est pas tout, son visage est barbouillé de fond de teint, ses lèvres recouvertes de rose fluo même pas assorti aux cheveux et les yeux peinturlurés de violet et de vert. Le pire, c'est qu'une dizaine de garçons la fixent en bavant. Maéva, elle choisit un style plus sobre. Des couleurs foncées, un jean et un T-shirt. Et le fait que son désintérêt pour les garçons soit réciproque arrange bien mes affaires.

MAEVA :

Une journée à peu près normale. Mais je vais encore devoir « prêter » mon corps à L'Autre. Et une autre nuit. Cela fait longtemps que j'ai arrêté de compter. Depuis combien de temps L'Autre avait décidé d'occuper mon corps ? Je n'en avais absolument aucune idée, plusieurs jours, mois, années ? Mais ce qui était sûr, c'est que chaque soir ça recommençait : je n'avais plus aucun contrôle sur ce je faisais, et ce soir, L'Autre était affamée. Je l'entendais penser à son futur repas ; un profond dégoût m'habitait. Elle mettait du plaisir à imaginer les détails les plus gores et bien sûr, toutes ces images, je les voyais aussi. C'était L'Autre, mais c'était MON corps, enfin, à la base... Mais pendant 12 heures, elle en faisait ce qu'elle voulait. Elle y prenait même parfois un vilain plaisir à le martyriser, sans l'abîmer, naturellement. Là, elle se préparait, la transformation allait commencer.

L'AUTRE :

« -Bien fort le café, aujourd'hui, s'il vous plaît ». Maéva était donc devenue folle ? Je sentais cette matinée très mal commencer ; peut-être voulait-elle se venger ? Je dois bien avouer que c'est compréhensible ; j'avais passé une excellente nuit et lui avais rendu le contrôle après nous avoir habillées d'un jean déchiré noir, et d'une veste à clous, chose qu'elle avait appréciée à moitié. Mais aujourd'hui, la journée s'annonçait mortellement ennuyeuse, des cours, des cours et des cours, de français, philo, littérature, société, psychologie... bref, rien d'intéressant. Elle regarda sa montre, pfff, elle allait encore être en retard et dire que c'est ma faute. Je ne l'avais pourtant pas obligée à se changer ! Bon, ok, c'est vrai, j'avoue que j'aurais peut-être pu mettre quelque chose sous la veste à clous mais après...

« -Aujourd'hui, cours de littérature sur Victor Hugo... ». Mademoiselle était finalement arrivée à l'heure et M. Kolin avait commencé son discours assommant. Le pire, c'est que Maéva adore ça !

Maéva a vraiment des activités bizarres et ennuyeuses. Je me rappelle de ma rencontre avec Maéva ; pourquoi je l'ai choisie. Pour sa part sombre, mais bien sûr, il y a plein d'autres choix. Peut-être que le fait qu'elle ne se fasse pas remarquer a influencé ma décision. Toujours est-il que c'est elle mon hôte. Bien-sûr, la cohabitation n'a pas été facile, mais finalement, le pacte a été accepté.

MAEVA :

La nuit dernière était horrible, et L'Autre en avait rajouté. Résultat : j'étais de mauvaise humeur et pour couronner le tout, j'avais failli arriver en retard en cours. Je déteste être en retard. Les cours, j'aime ça. Sûrement parce que c'est ce qu'il y a de plus normal dans ma vie. Pas étonnant alors que L'Autre n'aime pas. Mais le pacte est formel, L'Autre n'a en aucun cas le droit de m'influencer ou de prendre le contrôle le jour. Tout comme moi, la nuit... Le pacte en a encore plusieurs de bonnes comme ça. Il y a, par exemple, comme je vous l'ai dit plus tôt, le fait que nous nous partageons mon corps 12 heures chacune, que personne ne doit savoir notre secret, ... Après, nous avons nous-même fixé quelques règles pour que cette cohabitation marche.

D'ailleurs, la transformation commençait. Je sentais mon corps s'allonger, ma peau se modifier, mon odorat se développer et ma vue changer. L'Autre sortit. Il faisait nuit

noir pourtant nous voyions tout. Je sentais l'odeur de ses nouvelles victimes, je ressentais sa faim. L'Autre se mit en position, la chasse pouvait commencer.

L'AUTRE :

« Et c'est pour ça que l'on peut dire que la société forme un... » Le repas de cette nuit était... décevant. Mais bon, au moins, j'avais pu manger à ma faim. Aujourd'hui, Maéva était de meilleure humeur qu'hier et avait sucré son café. Mais je devais tout de même me taper deux heures de cours sur la société. Puis, après deux heures de psychologie, une pause-déjeuner (où elle mange des choses infectes comme du poisson), pour finir avec deux heures de sociologie et d'analogie. Je ne sais même pas ce que c'est ! « Notre société est le berceau de... » ta g... ! Mme Pilo était horrible. Elle débitait son cours d'une voix monotone et je n'avais qu'une envie, qu'elle s'arrête. « Driiiiing » La sonnerie (très originale vous noterez) lui ferma le caquet. Maéva changea de salle. « Pendant ce cours, nous étudierons le comportement de... » M. Guir était un peu moins pire que la prof qui avait précédé. Mais bon, c'était un prof. Ce qui me faisait le plus rire à ce cours, c'était que tous ignoraient pour Maéva. La psychologie ! Si seulement ils savaient l'état de celle de Maéva quand je l'ai découverte, s'ils avaient été au courant qu'elle avait eu envie de...pfff! J'aimerais bien voir leur tête. Le reste des cours fut aussi captivant que le début (ceci est ironique bien sûr) et il restait à demoiselle une heure et demi avant de me laisser sa place. Elle prit alors le temps de faire un jogging avant d'aller au bar prendre un immonde café.

MAEVA :

« Qu'est-ce t'as à me reluquer comme ça, toi ? Tu veux ma photo ? ». Oh non ! Je n'avais pas vu l'heure, et L'Autre avait pris ma place alors que j'étais encore au café du coin de la rue. Heureusement que j'avais fini de boire. Mais malheureusement, elle avait décidé de s'en prendre à des gens. C'était un magnifique garçon, de mon âge, je dirais. Brun, les yeux verts émeraude... L'Autre l'avait éloigné avant de rentrer se préparer. Elle fut moins longue qu'hier et la transformation se fit sans problème. Elle n'avait plus qu'à attendre la nuit avant de se mettre à table. Ce que faisait L'Autre me répugnait. Mais j'avais pourtant accepté le pacte et elle. Pourquoi me diriez-vous ?

C'est compliqué, L'Autre ne va pas voir n'importe qui. Moi, j'avais envie de tuer. De commettre un meurtre, un vrai. Celui de l'assassin de mes parents, celui de la personne qui m'avait tout enlevé. Je pouvais le faire, j'allais le faire, L'Autre est arrivée

à ce moment-là. En quelque sorte, on peut dire qu'elle m'a sauvée, mais je n'en suis pas sûre.

L'AUTRE :

Aujourd'hui, Maéva n'avait pas cours, elle a passé la journée à ruminer. Ce qu'elle faisait depuis que je l'avais rencontrée. Ce fameux jour, où elle avait voulu tuer l'assassin de ses parents, en le faisant souffrir comme elle avait souffert. Elle voulait lui faire mal, mal jusqu'à ce qu'il crève, puis mourir à son tour. Tout simplement. Finir comme ça. Alors je lui ai proposé mieux...

MAEVA :

L'Autre avait faim, ma passivité de la journée ne l'avait pas dérangée, au contraire, trop heureuse de me voir dans cet état qui lui faisait penser à notre première rencontre. Elle m'avait proposé mieux, cela dépend des points de vue ! Elle m'avait déjà repérée, mais m'avait abordée au dernier moment. J'étais devant lui, prête. Je devais lui tirer dans le bras, puis la jambe, le pied... Pour moi, il devait payer. Il avait décimé ma famille. Une balle perdue, ma mère tuée sur le coup, mon père avait sombré dans l'alcool, puis était mort à son tour. Tout ça par la faute de cet homme.

L'AUTRE :

Maéva m'en veut. C'est les vacances, alors elle s'occupe et se vide l'esprit comme elle peut. Jogging, shopping, café... Elle m'en veut de ce que je lui ai fait, mais c'était pourtant simple. Cet homme allait mourir en souffrant, mais en même temps, elle n'aurait plus besoin de mourir. Parce que c'est moi qui allais manger cet homme, ce cambrioleur dont le hold-up avait mal tourné. Car oui, notre histoire avait commencé à cause d'un simple vol.

MAEVA :

L'Autre est affamée. Elle ne pouvait plus tenir, la pleine lune jouant certainement un grand rôle. La transformation se fit encore plus vite que d'habitude. Elle sortit, s'enfonça dans la forêt. Elle avait repérer qui serait sa proie, et elle s'en approchait. Elle ne l'attaquerait pas tout de suite ; non, elle la traquerait. C'est beaucoup plus drôle. Elle arriva près d'un campement, il y avait un homme, la quarantaine, l'air sûr de soi et des beaux biscotos. Le repas parfait pour L'Autre. Elle surgit par derrière,

montrant ses crocs. Il essaya une fois de l'attaquer, mais voyant à qui il avait affaire, il prit la fuite. La traque pouvait commencer. Elle lui laissa un petit peu d'avance, l'illusion d'une chance. L'illusion. Elle se mit à courir, le forçant à accélérer tout en ne le rattrapant pas tout à fait. Cela dura une heure, puis voyant qu'il fatiguait, elle lui sauta dessus. Le festin pouvait à présent commencer. L'Autre le regarda. Je pu voir la terreur dans ses yeux. Il puait la peur. Puis, elle planta ses dents, et commença à boire son sang. Elle ne s'arrêta pas avant d'avoir avalé la dernière goutte. Puis s'en alla vers d'autres repas.

Quand L'Autre rentra quelques repas plus tard, j'aperçus notre reflet dans une vitrine. Comme la toute première fois, cette fois où elle avait tué le cambrioleur. Je revis ce que je devenais toutes les nuits. Un démon.

DOUBLE FACE

C'était les années 2030, dans les quartiers nord de Marseille. Les cités avaient disparu, elles avaient été remplacées par des villas et des quartiers résidentiels. Comme le chômage avait énormément diminué, la ville était devenue plus calme . Il faisait bon y vivre.

Les marseillais étaient devenus très cultivés depuis que Marseille était devenue la capitale européenne de la culture en 2013. Désormais Marseille figurait parmi les plus grandes villes d'Europe.

Le quartier La Castellane était devenu une résidence de luxe. Les tours avaient été détruites pour y construire des villas entourées de parcs et de piscines .

Un soir, à travers la fenêtre éclairée d'une de ces villas, on pouvait apercevoir un couple en train de discuter de l'arrivée de leur nouvelle voisine :

- Marc, es- tu au courant qu'une nouvelle voisine arrive demain matin ?

- Non, Béatrice, je ne savais pas.

Marc avait 38 ans, il enseignait les mathématiques au lycée la Viste. Il était grand et musclé et était marié avec Béatrice depuis 8 ans. Elle était avocate et avait 35 ans et attendait son premier enfant depuis 3 mois ; sa grossesse la stressait et seule la présence de son mari la rassurait.

Le lendemain matin, Marc sortit de sa villa pour jeter la poubelle, et découvrit sa nouvelle voisine en train d'essayer de porter un carton très lourd. Il s'avança et dit :

- Bonjour Madame auriez-vous besoin d'aide ?

- Oui, ça serait gentil de votre part

Marc prit le carton et la suivit à l'intérieur de la maison. Au moment où il s'apprêtait à sortir, la nouvelle voisine lui proposa un verre d'eau que Marc accepta. Il s'empara du verre et le porta à ses lèvres. En buvant à travers le verre, il découvrit le visage d'une Autre personne de sexe masculin. Il recula d'un pas et il lâcha le verre qui se cassa en mille morceaux, et s'excusa.

Il commença à lui poser quelques questions pour essayer de mieux la connaître.

- Je ne vous ai même pas demandé votre nom, déclara Marc
- C'est vrai, je ne me suis même pas présentée. Je m'appelle Danielle. Et vous ?
- Moi c'est Marc. Où habitiez-vous avant d'emménager ici ?
- Oh c'est une longue histoire… Je change souvent de maison ! Sur son visage apparurent des gouttes de sueur.

A ce moment-là, Marc qui les remarqua fut traversé par des pensées contradictoires. Avait-elle chaud ou était-ce la manifestation d'un trouble intérieur ?

Il sortit de la maison au prétexte de rejoindre sa femme qui n'aimait pas savoir seule le soir.

Béatrice était paisiblement allongée sur le canapé lorsque son mari fit irruption.

- Tu ne vas pas me croire mais j'ai assisté à une scène étrange !
- Allez, je t'écoute, qu'est-ce qui t'est encore arrivé ?

Avec un ton grave, il déclara :

- Tu peux me croire ! Après l'avoir aidée à porter un carton dans sa villa, elle m'a offert un verre pour me remercier et là, à ma grande surprise, j'ai vu à travers le verre le visage d'un homme !
- Mon chéri, tu es surmené en ce moment. Tu devrais aller te coucher.

Une fois dans le lit avec sa femme, Marc essaya de la convaincre qu'il n'avait pas rêvé et qu'un phénomène étrange s'était produit mais celle-ci campa sur ses positions.

Le lendemain matin, alors que Marc était déjà parti travailler, Danielle sonna à la porte de la villa. Béatrice ouvrit et découvrit une jeune femme séduisante qui lui dit

- Je suis votre nouvelle voisine et pour remercier votre mari de l'aide qu'il m'a apportée je vous invite ce soir pour diner à la maison.
- Très bien. Dès que mon mari rentrera, nous viendrons chez vous.

En fin d'après-midi, au retour de Marc, Béatrice lui apprit qu'ils étaient invités chez leur nouvelle voisine.

Marc déclara :

- Je ne sais pas si c'est une bonne idée mais si cela te fait plaisir pourquoi pas !

Béatrice répliqua :

- Si tu veux je lui dis que je suis fatiguée et on annule.
- Non, allons-y ! Comme cela, tu verras par toi-même qu'elle est vraiment étrange.

Ils lui apportèrent une bouteille de vin pour le repas, elle les remercia vivement. C'était un bon vin que le père de Marc avait ramené de la cave de sa maison de campagne qui fut très appréciée par les trois convives qui n'hésitèrent pas d'ailleurs à ouvrir deux autres bouteilles pour accompagner un excellent repas.

Dans l'euphorie générale, Béatrice se leva pour arranger ses cheveux et là dans le miroir, à son grand étonnement, elle vit l'image fugitive d'un homme derrière elle.

Elle se frotta les yeux et se retourna brusquement lorsqu'elle constata la présence de Danielle qui l'avait suivie.

Béatrice, troublée de ce qu'elle venait de vivre, dit :

- Il est tard, je pense qu'il est temps de rentrer.

Ils se quittèrent froidement et arrivée à la maison, Béatrice s'effondra.

- Je crois vraiment que je n'aurai pas dû boire ce soir car j'ai eu des hallucinations dit-elle.
- De quoi parles-tu répliqua Marc.
- Rien. A part qu'à un moment donné, j'ai cru voir l'image fugace d'un homme se tenant dans mon dos déclara-t-elle en souriant.
- Tu comprends donc que j'avais raison renchérit Marc !

- Mais non, j'ai juste besoin de repos. De toute façon, je vois mon médecin demain matin pour le suivi de ma grossesse et il me donnera des médicaments contre le stress.

- Je ne sais pas ce qu'il te faut pour qu'enfin tu voies la vérité en face et je ne vois vraiment pas ce que le médecin pourra te prescrire.

Le lendemain matin, Béatrice se retrouva face à son médecin et lui confia, après qu'il l'ait auscultée, ce qu'il s'était produit chez sa nouvelle voisine.

Le médecin lui dit :

- Vous êtes particulièrement stressée en ce moment et vous m'avez dit que le repas avait été copieusement arrosé. Donc il se peut que votre imagination vous ait joué des tours.

- Vous avez sans doute raison mais mon mari a eu la même vision la veille et il n'avait pas bu !

- Écoutez, ne vous inquiétez pas ! Il doit bien y avoir une explication rationnelle à tout ceci. Reposez-vous et tout ira pour le mieux.

Béatrice quitta le cabinet et le médecin prit sa tête entre ses mains et se demanda comment un tel phénomène pouvait se produire. Il fallait qu'il en ait le cœur net et il décida donc de se renseigner au sujet de cette voisine énigmatique. Sachant où habitait Béatrice, il se rendit le soir même chez elle pour observer la maison de sa voisine.

Au travers de ses jumelles, il ne vit rien de suspect ; Danielle se comportant de manière tout à fait classique. Il fut presque déçu et repartit à son domicile où sa nuit fut perturbée par des pensées qui le hantèrent. Etait-il possible que Béatrice ait tout inventé et pour quelles raisons ?

Il se réveilla avec de violents maux de tête ; il se rendit compte qu'il était en retard pour aller à son cabinet.

Il se prépara en toute hâte et se jeta dans sa voiture. Il passa comme à son habitude devant le quartier résidentiel de la Castellane pour rejoindre son cabinet.

Il travailla sans relâche jusqu'au soir et péniblement, il rejoignit sa voiture dans la nuit froide.

Au premier virage après son cabinet, se trouvait une voiture, feux éteints, prête à sortir de sa villa. Il n'y prêta pas attention. Et pourtant, au moment où il arrivait, la voiture déboula et le percuta violemment.

Il sortit de la voiture en titubant et là, il découvrit avec stupeur que la conductrice de la voiture n'était rien d'autre que Danielle.

Elle semblait hors d'elle en voyant l'état de sa voiture et elle se dirigea vers lui en hurlant et en l'insultant.

- Putain mais c'est pas vrai ! Vous ne pouvez pas regarder.

- C'est pas possible, j'y crois pas ; c'est le monde à l'envers !!!

Elle ne pût plus se contenir et tint des propos disproportionnés par rapport à la situation. Sa voix devint progressivement plus grave, ses traits se durcirent et elle se mua en homme.

- Bon maintenant, vous savez tout, je ne peux pas vous laisser la vie sauve.

Elle sortit un couteau de sa poche et elle acheva le médecin d'un geste précis comme un tueur professionnel. Elle dissimula le corps chez elle et entreprit de faire ses bagages.

Le lendemain, le proviseur du lycée de Marc, surpris par l'absence non justifiée de cet enseignant irréprochable lui téléphona. N'obtenant aucune réponse, à la fin de la journée il décida de se rendre à son domicile et il aperçut à travers les vitres du salon les corps inanimés de Béatrice et Marc.

Il appela la police qui pénétra dans la villa et découvrit les corps sans vie du jeune couple qui ne présentait pas de traces d'agression. Quelques minutes après, l'identité judiciaire arriva sur les lieux pour faire les premières constatations. Un empoisonnement était fort probable. Les inspecteurs présents sur les lieux furent chargés d'effectuer l'enquête de voisinage pour récolter des informations sur ce double homicide inexplicable.

L'un deux se rendit au domicile de Danielle, découvrit une trace rougeâtre suspecte, fit le tour de la maison, cassa une vitre de la fenêtre du salon et trouva le cadavre du docteur. La maison était vide et l'enquête risquait d'être difficile.

Quelques jours plus tard, à Bruxelles, dans un quartier résidentiel, un jeune couple discutait un soir, de l'arrivée de leur nouvelle voisine et semblait désireux de faire sa connaissance…

White Blood

« - Sang blanc, murmura la jeune fille, ça veut dire quoi?

- Aucune idée, répondit Marc Williams en gardant la torche sur la gravure, alors là . . . »

Alors que leurs yeux restaient braqués sur l'étrange inscription qui juchait la façade de la vieille villa, le soleil achevait sa course, et la torche ses piles. Alice White releva sa jupe à mi-cuisse et attrapa le téléphone qu'elle dissimulait dans ses bas. Le docteur allait être satisfait de cette découverte. Il ne répondit qu'après la troisième sonnerie. Une vraie éternité.

« - Allô ? Qui est à l'appareil?

- Alice White, monsieur. Comment avancent les recherches des groupes 9 et 7?

- Bien. Et vous, groupe 3?

- Nous avons découvert quelque chose d'intéressant gravé sur la villa Marcus. Je cite : *Sang blanc*.

- Continuez les recherches. Sang blanc. . . Hum. . . Nous avons également découvert une statuette d'or. C'est apparemment une jeune femme, elle a les yeux crevés, et on a collé de l'ivoire pour représenter le sang qui en coule. Avez-vous trouvé autre chose que cette inscription, ce *Sang blanc ?*

- Non. Mais je ferais attention. Je veux dire, je ferai deux fois plus attention. »

La tonalité de fin de conversation se fit entendre.

Alors que de tous récents meurtres affligeaient la ville, la police avait insisté pour que l'on fasse des recherches sur les lieux des crimes. Les victimes avaient toutes été retrouvées sur les marches en ruines de la villa Marcus. Ce n'était pas commun dans une petite ville tranquille comme Bloodcity perdue en plein Arizona. Étrange, songea Alice, étrange comme la seule famille romaine installée dans cette ville, ma famille, celle qui a construit cette villa, puisse être mêlée à tout ça.

« - Mais qu'est-ce qu'un meurtrier viendrait foutre dans une villa en ruines ?

- Je sais pas, Marc . . . Inspectons la face nord. »

Les deux se levèrent, et Marc trouva le moyen de se prendre les pieds dans ses propres chaussures. Alice sourit. Ce type était tellement maladroit que c'en était comique. La jeune fille n'avait pas plus de seize ans, et elle accompagnait les recherches en tant que documentaliste. Son sac était bourré de livres, et ses carnets de notes. Pour l'instant, c'était surtout Internet et le téléphone qui avaient servi, pourtant. Enfin, les livres servent toujours à quelque chose.

La face nord était en morceaux. Les gravures étaient un véritable puzzle géant, rien qu'à les voir, on en avait mal à la tête.

« Punaise, souffla Marc, et dire que je t'écoute. . . »

Alice fit semblant de lui mettre une gifle, et, il était si maladroit, qu'il trouva le moyen de la recevoir, en riant.

L'orage qui menaçait depuis des heures trouva ce moment favorable pour éclater. Les deux amis n'eurent même pas le temps de s'apercevoir qu'il pleuvait qu'ils furent trempés. A toute vitesse, ils regagnèrent la vieille 2CV de Marc, héritée de son oncle James.

« - Dieu du ciel, murmura Alice, combien de siècles elle a, cette bagnole ?

« Hum, je sais pas. »

Et les deux de s'esclaffer en reprenant la route.

Le lendemain matin, Claire Swinty faisait le tour de la villa Marcus. C'était une vieille femme, d'environ quatre-vingt-dix ans, mais sa peau résistante ne présentait pas une trace de rides, ni ses cheveux, d'un noir puissant, de blancheur. La brume qui planait, ce matin-là, sur la villa et toute la ville, ne lui faisait pas peur. Au diable les provocations de la nature, pensait-elle, j'ai bien vécu la seconde guerre mondiale. Cette idée lui redonna le sourire. Ah oui, tous ces petits gosses qui se pressaient pour qu'elle leur racontât le sourire radieux de son mari lorsque la radio avait annoncé: « Les alliés sont victorieux ! » Pour sûr, cette phrase valait bien tous les sacrifices du monde. Un beau message de paix, et d'égalité.

Quelque chose bruissa derrière elle. Claire se retourna promptement. Juste quelques feuilles qui s'envolaient. La vieille femme reprit sa route. Elle marchait déjà depuis quelques minutes quand une sorte de loup sauta devant elle. Elle n'aurait su le décrire,

mais sa crinière luisait comme le soleil. Elle manqua de s'évanouir, puis se mit à courir, plus que ses vieilles jambes ne pouvaient le supporter. Le loup la suivit, puis il fit un bond spectaculaire et la plaqua au sol. Une de ses griffes lui effleura le front, et il s'arrêta, comme si il avait vu quelque chose d'effrayant, avant de se remettre sur pieds, à un mètre de la vieille femme, à l'arrêt. Claire ne demanda pas son reste, et, se relevant d'un bond, continua à courir, en titubant. Si elle s'était retournée, elle aurait vu une femme rousse, les traits d'Alice au visage, qui attrapait le loup par la crinière. Ses yeux crevés auraient pu luire de méchanceté, s'ils avaient eu des globes oculaires.

Claire était essoufflée, avec un affreux point de côté. Elle s'arrêta, vérifia derrière elle. Il n'y avait plus personne. Une mèche retomba devant ses yeux. C'est alors qu'elle le vit. Son premier cheveu blanc. Un beau blanc de neige, splendide. Qui tombait de l'endroit même où le loup l'avait griffée.

Alice jouait avec les petites boules qui pendouillaient de son col de veste lorsque l'appel du bureau central se fit entendre. Moyennement idiote, totalement insupportable, une sonnerie de téléphone, quoi. La jeune fille décrocha.

« - Quartier archéologique de Bloodcity, bonjour. Que puis-je pour vous?

- Oh, excusez-moi. Je croyais appeler la police. Je suis Claire Swinty.

- La vétérante de la seconde guerre mondiale? Très honorée. Mais parlez donc, je pourrai peut-être vous aider.

- Voilà. Il y a un loup là-bas, sur la villa Marcus. Avec une très belle crinière rouge soleil. Notez, mademoiselle. Il m'a sauté dessus et m'a griffée. Il m'a laissé mon premier cheveu blanc! Mon premier cheveu blanc!

- Madame Swinty, calmez-vous, voyons. Allez madame ! Un loup ? Vous étiez seulement mal réveillée. Un cachet d'aspirine et tout sera passé. Allez donc vous reposer.

- Non, je n'étais pas mal réveillée! Non! NOOOOON!

- Vous savez quoi? Vous avez drôlement bien fait de vous tromper de numéro. La police ne vous aurait sûrement pas crue. »

Alice raccrocha au nez de la vieille femme. Quelle idiote pour la déranger ainsi de bon matin. Elle ne pouvait pas prétendre être en train de travailler, mais tout de même ! Ah, cette Claire. Avec l'âge, on perd la tête, pensa-t-elle. J'aurais juré qu'elle était sincère. Mais que ferait un loup en plein Bloodcity? Rien du tout, et ça, c'était indéniable !

Alice se sentit rassurée, et elle le fut encore plus quand Marc lui envoya un SMS l'invitant à prendre une glace au café du coin. Elle se leva, demanda congé à Kristina Polis, la secrétaire, et sauta sur son vélib'. Il roula rapidement jusqu'à "Chez Léon" et elle s'assit à une table, attendant une de ces entrées fracassantes dont Marc avait le secret. Il n'en fut rien, il se contenta de descendre d'un taxi. Alice se surprit à rêver. Il était joli garçon. Et, après tout, il n'avait que dix-sept ans. Elle sourit avec une gaieté non feinte. Le garçon de café s'approcha, et parla d'une voix grotesquement française:

« Que mâdameu et meûssieur souhaîtent-tils? »

Alice pouffa, et commanda deux cafés. Elle raconta à Marc l'histoire du loup. Il plissa les yeux, signe de réflexion. Puis il les rouvrit, joueur:

« Elle a peut-être raison ! Si ça se trouve, c'est toi le loup ! T'es bien rousse ! »

L'éclat de rire qui suivit cette déclaration fit sursauter une grosse femme à la table d'à côté. Elle marmonna un « Shocking » scandalisé, teinté d'un fort accent anglais. Décidément, Bloodcity avait beau être au beau milieu de l'Arizona, la ville, telle un aimant, attirait les étrangers avec une intensité incroyable.

Quelques instants plus tard, Marc et Alice marchaient tranquillement dans le parc, en riant de la mésaventure de Claire. Le café avait été infect, ils avaient payé l'addition avant même d'avoir avalé leur commande. Et maintenant, ils marchaient dans le Bloody Parc.

Le sang était à la mode, dans la ville. Rien que le nom. . . Enfin, songea Alice, ce pauvre Smith Blood n'avait pas choisi son nom en fondant la ville.

Elle ne sentit pas que, derrière elle, quelque chose la suivait. Et ce quelque chose avait des yeux à vous glacer le sang. Un loup à la crinière rouge soleil grogna à ses côtés.

« Bientôt, fit la créature, très bientôt. »

Quelques heures à peine plus tard, au 1428 rue Elm, Mary White tapait quelques mots sur sa vieille machine à écrire. C'était la grande sœur d'Alice, journaliste aux Bloody News. Alice avait bien essayé de lui offrir un Mac, à Noël ou pour son anniversaire, mais Mary n'avait jamais pu se séparer de sa Olivetti, sur laquelle elle écrivait les articles du journal du collège, adolescente. Ses lunettes sur le nez, elle écrivait le texte qui devait faire la Une des Bloody News le lendemain :

> LA DOYENNE DU VILLAGE PERD LA TETE
>
> HIER, M^{me} SWINTY DIT AVOIR APERCU UN LOUP. DÉMENT ET SPECTACULAIRE, ON REGRETTERA LA SAGESSE DE NOTRE CLAIRE !

Alors qu'elle commençait le récit en détail, quelque chose attrapa son bras. Elle n'eut pas le temps de se retourner qu'elle aperçut l'éclair brillant et immaculé de la lame d'un couteau et qu'elle le sentit contre sa gorge. Une voix qu'elle n'aurait su décrire comme humaine lui souffla:

« Tout doux, ma belle. Tu vas écrire ce que je dicte. Et fais gaffe, ma lame est chatouilleuse. »

Mary empoigna à deux mains le manteau de son agresseur (et d'ailleurs, était-ce un homme ?) mais sa gorge s'ouvrit légèrement juste à côté de la jugulaire. Elle n'eut plus aucun espoir, elle était fichue, et bien fichue ! Et cet article qui ne verra jamais le jour, songea-t-elle avec amertume, avant de se rappeler que sa vie était actuellement en jeu. Elle tapa alors :

> Si tu veux revoir ta sœur en un seul morceau, RDV au Square Bloody Smithers, ton horaire sera le mien
> SOFIA

La voix lui pressa un mouchoir chloroformé sur le visage. Elle ne put résister et s'endormit.

Lorsqu'Alice rentra chez elle, elle poussa un cri.

Quelques heures plus tard, la jeune fille attendait. Marc lui tenait la main, confiant. C'était bien un des seuls gestes gracieux qu'il eût fait dans sa vie. Les deux jeunes gens croisèrent leurs regards. Alice se sentit comme n'ayant plus aucune peur. Mais cette

impression fut vite contrariée. Sofia (elle ne la reconnut qu'au fait qu'elle empoignait sa sœur) apparut en haut de l'allée. Un loup à la crinière luisante la suivait, docile, comme un chien d'aveugle.

Alice crut se voir dans un miroir, tant cette jeune femme lui ressemblait. Mais elle avait les yeux crevés. Deux plaies affreuses.

« - Je croyais que tu n'aurais pas le courage de venir, dit-elle en souriant.

- Je n'ai pas peur, répondit Alice avec un calme qui était bien au-dessus de celui qu'elle éprouvait. (Elle désigna le loup) Et lui, c'est qui ?

- Je l'ai croisé alors que je n'étais qu'un esprit errant. Il m'a permis de revenir parmi les vivants et il m'aide. Et crois-moi, il est plutôt intelligent. Je dirais même qu'il pourrait tuer des gens tout seul. Mais je ne suis pas venue ici pour parler de ça. »

Sofia balança Mary avec dédain, laquelle se remit aussitôt sur pied et vint se cacher derrière sa sœur. L'aveugle eut un sourire triste.

« - Qu'est-ce que tu veux, demanda froidement Marc ?

- Une tombe, ma tombe. J'ai été tuée en -45. Mais, à cause de mon infirmité, on ne m'a pas enterrée. Dans la fosse commune ! Toi, Alice, tu es née pour ça ! C'est dans ton sang ! Le sang des White ! Toi et cette ville ne connaîtrez la paix que lorsque j'aurais une sépulture digne !

- Et les meurtres ?! Si tu voulais attirer l'attention, t'avais pas autre chose à faire ? Même si ces personnes soutenaient un plan de destruction de la ville Marcus, au profit d'un nouveau centre commercial. Ils n'étaient pas responsables de ton état. C'était des êtres HUMAINS ! hurla Alice.

- Tu t'énerves pour rien. Maintenant, achète une concession au cimetière et dépêche-toi. » Alice ne sut que répondre et n'en eut, d'ailleurs, pas l'envie.

Sofia tourbillonna, et disparut. Un petit tas d'os sur le sol. Le loup émit un petit grognement, et sauta dans un arbre, hors de la vue des jeunes gens. Il n'avait plus rien à faire ici. Partait vers un endroit où quelqu'un comme Sofia le recueillerait.

Alice comprit ce que sa colère lui avait caché. Le sang des White. Sa famille. Sang Blanc. Tout s'expliquait. Marc serra un peu plus Alice contre lui, et Mary ramassa soigneusement les os.

« - C'est ta sorte de jumelle. Ton autre, quoi. Par contre, bonjour la galère pour dire au prêtre qu'on va enterrer une fille morte il y a plus de deux mille ans, qui vient de tuer une dizaine de personnes !

- Dis, Alice, demanda Marc en ignorant la remarque de Mary, quand t'auras fait l'enterrement et tout ça, tu voudras bien devenir ma petite amie ? Je ne suis pas romantique, tous les restaurants de la ville me refusent comme client depuis que j'ai cassé leur vaisselle, mais . . .

- Oui, répondit Alice en riant. On s'arrangera, Mary. »

Mais Mary s'éloignait déjà. Marc Williams et Alice White quittèrent le square à sa suite, en se tenant la main. Derrière eux, le soleil rendait ses derniers rayons.

Alice n'eut jamais vent des meurtres commis au Maine, peu après. L'un des rescapés prétendit avoir été attaqué par un loup à la crinière rouge.

JE L'AIME QUAND MEME

Cette nuit-là j'entendis du bruit dehors, celui-ci provenait de l'arbre, je vis les feuilles mortes, tomber… puis sa tête, on aurait pu croire qu'il était humain..

Si je n'étais pas totalement réveillée j'aurais pu croire que ce n'était qu'un rêve...

Ce matin, je me réveillais avec au moins quarante de fièvre et une migraine effroyable, je me relevai malgré tout et je me dirigeai vers le seul miroir de la pièce. Une fois arrivée devant, je me regardais et crut tomber à la renverse... IMPOSSIBLE ce n'était pas moi! Mais qui alors? Et comment? Que s'était-il passé la veille?

J'aurais pu me pincer pour savoir si je rêvais mais non hélas, il était bien là, pas seulement dans mes cauchemars. J'entendais des bruits de pas de plus en plus proches, de plus en plus fréquents, je sentais que quelqu'un s'avançait, la peur s'élevait en moi, mon cœur battait à cent à l'heure. Seulement, je n'y voyais pas bien, la pièce était plongée dans le noir. D'ailleurs, je ne savais même pas où je me trouvais.

Ça y est ! Il était en face moi, je ne savais pas quoi faire, ni même quoi dire. C'est comme si je craignais de l'effrayer. Il était là, juste devant moi et je restais immobile, tétanisée. Le silence régnait dans la salle, je trouvais ça d'autant plus inquiétant. Il m'attrapa le bras d'une force presque surhumaine. Mon esprit, mon cœur et mon corps, rien n'étaient plus contrôlables, j'étais bouleversée. Je ressentais différents sentiments en moi, je ne comprenais plus ce qui m'arrivais. La porte s'ouvrit d'un coup sec, un peu de lumière entra, suffisamment pour me laisser entrevoir son visage, il était d'une laideur à en donner la chair de poule, d'une tel horreur! Il avait des cernes presque noirs, son visage était très pâle, il avait des doigts sales et une barbe qui laissait paraître la poussière qui s'y était incrustée, je le trouvais tellement stupéfiant! Je ressentais un courant d'air «glacial» si je peux dire, il ne bougeait pas mais pourtant il me tenait toujours avec la même fermeté, je ne savais que faire, alors je ne faisais rien. Il y avait un tel silence que je ressentais le moindre battement de son cœur. Soudain, il me lâcha, s'éloigna et s'enfuit. Je restais là un bon moment avant de m'en aller. Depuis ce jour, je n'ai pensé qu'à lui, c'est comme s'il hantait mon esprit et qu'il l'avait toujours fait. Au fond, je n'ai jamais pensé qu'il me voulait du mal, d'après moi, il voulait simplement que je garde son souvenir jusqu'au jour où l'on se retrouverait. Il savait que je ne le retiendrais pas et aujourd'hui je suis à ses côtés.

ENTRE DEUX MONDES

« Vous pouvez partir, Mr. Eston ». Il était dix-huit heures. Comme à son habitude, la principale m'avait retenu et je commençais à me demander si elle n'y prenait pas un certain plaisir. Je passai le portail du collège et tournai à droite. Ma maison se situait juste à côté de l'établissement (je n'avais pas de chance). J'étais en train de m'apitoyer sur mon sort quand un bruit me fit lever la tête. On aurait dit qu'un monstre de trois mètres se dressait à l'angle de la rue.

Je m'approchais lentement de la créature. S'il n'était pas aussi grand, on aurait pu dire qu'il avait le physique d'un homme, avec quelques particularités, tout de même...

Il possédait d'innombrables bras qui sortaient de son corps, y restaient quelques instants, puis disparaissaient. Cela me paraîtrait bizarre, mais au fur et à mesure que je m'approchais, je m'aperçus qu'ils ne réapparaissaient pas à n'importe quel endroit, mais exactement sur la partie de son corps qui me faisait face. Je n'eus pas le temps de cligner de l'œil, qu'il m'entourait déjà de ses bras et tombait avec moi dans un trou que je n'avais pas vu jusqu'à maintenant. La chute serait interminable...

Quand nous débouchâmes, ce que je vis m'émerveilla. Nous étions au bord d'une immense plate-forme volante recouverte d'une jungle verdoyante. Mais ce n'était pas une jungle ordinaire. Les arbres étaient gigantesques et on apercevait des filets de lianes qui planaient dans un ciel d'un bleu éclatant.

La créature m'invita à la suivre...

Nous étions en train de marcher, quand, tout à coup, le sol se déroba et un trou béant s'ouvrit à nos pieds. Nous tombâmes et il m'aurait semblé apercevoir une lueur d'un vert inquiétant dans la pénombre des entrailles de la terre...

C'était une créature d'une horrible apparence. Elle était rouge-sang de la tête aux pieds, seuls ses yeux marquaient deux tâches noires sur les côtés de son visage. Elle avait des cornes grises qui poussaient sur ses articulations. Je l'avais surnommée GRICOR.

Ce jour-là GRICOR m'avait emmené dans son antre; cette créature vivait dans une grotte tellement sombre que je ne pouvais voir là où je marchais. Seule une lueur pâle,

d'un vert inquiétant, émanait de la roche souillée par le sang. Cette lueur laissait deviner les virages de l'habitat.

Tandis que je marchais, quelque que chose gluant et répugnant se colla à ma chaussure. Je me baissais pour l'enlever et, à ce moment, j'entendis un grognement, ou peut-être un frottement, puis un claquement. Comme celui que l'on entend quand on referme sa mâchoire sur du vide. C'est là que je sentis une peur froide et violente monter en moi, ainsi que des frissons d'horreur.

Je pris mes jambes à mon cou et j'entendis des pas derrière moi...

...J'accélérais et je remarquais que la luminosité de la roche s'intensifiait. Et bientôt, je fus ébloui.

C'est là que je trébuchais...

Mon réveil sonna, il était sept heures trente. Sans comprendre ce qui m'arrivait, j'allais au collège. La journée se déroula sans incident; je commençais à me demander si ce n'était qu'un rêve.

A la sortie du collège, la directrice me convoqua dans son bureau.

« Vous pouvez partir, Mr Eston ». Il était dix-huit heures...

HISTOIRE GLUANTE

John, gnome magicien depuis sa naissance, déciderait d'aller voir un spectacle de magie pour se perfectionner. Dans un décor splendide, John arriverait. Il y aurait des palmiers, du sable blanc, des coquillages, car le spectacle serait en plein air. Le spectacle commencerait. Le magicien qui faisait le show apparaitrait.

Il demandait un volontaire; il n'y avait que John qui levait la main. Il montait sur scène, John prenait sa baguette, son chapeau et; il devait commencer le spectacle.

Le ciel devenait tout noir, il y avait une éclipse, le sol tremblait, le sable rebondissait, il devenait rouge et noir. Du chapeau sortait un monstre gluant vert mi- taureau, mi-serpent avec les yeux blancs. Il sentait une odeur bizarre. Le monstre vert faisait peur à tout le monde. Quand tout à coup le monstre s'approchait de John. John et le monstre fusionnaient. Les dents de la bête devenaient bleu sombre, sa peau verte et le monstre se mit à se balader dans la ville.

QUAND SOUDAIN...

Ce monstre et ses repas ragoutants habitaient maintenant dans le lieu le plus sombre de la ville.

C'était une maison souterraine en ruine qui menait vers les égouts. La créature qui craignait le soleil connaissait tous les recoins de cet endroit.

Chaque jour un inspecteur venait surveiller les égouts et servait de repas à la bête.

Mi- taureau, mi- serpent, ce monstre n'hésiterait pas à vous écorcher vif avec ses cornes.

Le monstre dormait, quand, tout à coup, un bruit de pas résonna dans le tunnel. Il alla se cacher pour prendre la personne par surprise alors que le repas de la veille n'était même pas fini. L'inspecteur s'avança prudemment et entendit un bruit répétitif « tic, tac, tic, tac... ».

Il s'approcha encore de quelques pas quand soudain une odeur de décomposition avancée vint lui chatouiller les narines et le bruit se fit de nouveau entendre « tic, tac, tic, tac ... ».

Il vit alors un cadavre démembré et éviscéré dont le sang avait coagulé. C'était l'inspecteur de la veille qui était porté disparu. Tout à coup, « Bing !!! » plus d'égoutier vivant, le monstre lui avait planté ses cornes en plein cœur.

LE LIVRE DES SECRETS

Chapitre 1 : le collier en or

Un beau jour de printemps, Natasha alla dans le grenier chercher son chat et trouva un collier d'or scintillant dans un petit coin de toile d'araignée. Elle le prit et le mit autour de son cou et, toutefière, elle le montra à sa mère. La mère tomba sous le charme du fameux. Le soir venu, Natasha alla se coucher et posa son collier sur la commode, à côté d'une petite lampe, et pensa longtemps au beau collier avant de s'endormir dans un sommeil profond. Le lendemain, elle sortit de son lit, prit ses chaussons et se dirigea vers la commode pour prendre son collier. Elle ne le trouva pas, et le chercha dans tous les recoins sans résultats. Elle commença à paniquer et une idée lui vint.

- « Mais je vais demander à maman ! »

Elle ne trouva sa mère ni dans sa chambre, ni dans la salle de bain, donc elle se rendit dans le salon et tomba pile sur son collier.

Et là, quand elle voulut le prendre, BOUM un monstre gigantesque atterrit dessus !

« Qu'est ce que… qui êtes vous ? » demanda Natasha

- « Je ne te dis rien ? » dit la mère

- « Non !? »

- « Ah bon ? »

- « " …" »

- « Je suis ta mère petite idiote !!! »

Et le monstre enfila le collier autour de son cou, Natasha fut hypnotisée, et tomba par terre, elle dormit et ne bougea plus…

Chapitre 2 : le livre des secrets

Natasha dormit pendant 4 jours. Le 5ème elle se réveilla et appela son père pour lui raconter ce qui s'était produit. Il répondit tout de suite :

- « Quoi !? J'arrive !!! »

Aussitôt dit aussitôt fait, le père de Natasha rentra chez lui et ils parlèrent de cette longue histoire plus précisément qu'au téléphone. Le père ne la cru pas, donc Natasha lui montra quelques preuves : La marque du collier autour de son cou, et un morceau du collier en or qu'elle avait trouvé avant d'appeler son père.

Ses preuves ont suffi pour que le père fasse des recherches sur le net. Après dix minutes de recherche, il tomba sur le musée international des monstres « on y va » dit le père, et ZOU ils partirent au musée. Arrivés sur place, après une longue route, ils trouvèrent d'énormes squelettes de monstres et UN livre, LE LIVRE DES SECRETS dans lequel ils recherchèrent le monstre décrit par la fille « Une tignasse échevelée, une longue queue de poisson et des yeux noirs perçants »

Et là, ils découvrirent le monstre des MERES : les mères sont attirées par ce collier, puis transformées en monstre.

Si un monstre s'est emparé du collier appeler ce numéro : 06 86 96 06 96, et on viendra à votre secours. Voilà ce qui était écrit sur la page après une longue description du monstre.

- « Vite appelle le numéro, vite !!!!!!!!!!! » dit Natasha.

- « Calme, calme » dit le père.

Le père dit posément :

- « premièrement nous allons appeler le numéro ». C'est ce qu'il fit.

- « deuxièmement, nous allons chercher maman ».

Pendant des jours, ils recherchèrent la mère et le collier avec les chercheurs… toujours rien. Un mois après les chercheurs trouvèrent quelque chose: le collier, mais il n'était plus utile pour la mère à cause du morceau perdu. Les chercheurs proposent alors de conserver le plus gros morceau du collier au musée pour être sûr que personne ne s'en emparera. Natasha et son père réfléchirent un long moment et finalement acceptèrent.

Une partie de la mission était remplie mais il restait l'autre, la plus difficile : trouver la mère et en plus sans les chercheurs. Leur but était seulement de compléter leur musée en prenant le plus gros morceau du collier.

Pour la suite, il se passa quelque chose de terrifiant…

Chapitre 3 : le roi des colliers

Toutes les mères avaient un collier et il existait le roi des colliers, un collier en or géant, un boss, qui commandait les mères à travers les petits colliers en les hypnotisant. Toutes les mères avaient apporté le collier ou reste de collier pour nourrir le roi, et plus il en mangeait, plus il devenait gros et puissant. Il ordonna à toutes les mères (qui n'étaient plus des monstres parce qu'elles n'avaient plus de collier) de capturer tous les pères des enfants pour abandonner ces derniers. Alors une foule de femmes coururent chez elles pour capturer leurs maris. Natasha et son père étaient déjà revenus du musée. Elle était dans sa chambre et le père faisait des recherches sur le net pour trouver des indices sur les monstres des mères. D'un coup la mère de Natasha le captura, c'est allé TRES TRES vite. Toutes les mères ramenèrent leurs maris au clan.

Natasha ne se douta de rien, et chercha son père dans la maison. Elle chercha dans toutes les pièces même dehors et là, elle se rendit vite compte du drame.

Et tous les autres enfants s'en rendirent compte aussi. Natasha ne se découragea pas pour autant, loin de là, elle était encore très motivée. Le lendemain elle organisa une manifestation avec tous les enfants dont la mère était monstre et le père capturé. Ils étaient tous là, sans aucune exception. Il y en avait des centaines.

Unis, ils allèrent chercher leurs parents … Mais avant il y avait l'inoubliable cri de guerre

- « UN POUR TOUS, TOUS POUR UN !!!!!!!!!! »

Et la troupe d'enfant y alla ensemble. Arrivés au clan, où les mères et les pères étaient là, Natasha cria

- « LA GUERRE EST DECLAREE !!!!! »

Chapitre 4 : la guerre des clans

Avec des lances pierres, des ballons remplis d'eau, des sarbacanes et des torches enflammées pour faire fondre le boss ils éliminèrent les mères une par une, sous les

encouragements des pères. Quand les enfants avaient ECRASE toutes les mères, il restait le gros, grand, fort boss à faire fondre, alors Natasha cria.

- « TOUS A VOS POSTES !!!!!!!!!!!! »

Et derrière les murs, poubelles et cartons étaient cachées plein de torches. Tout à coup, les enfants crièrent en cœur « A L'ATTAQUE » et jetèrent les torches sur le monstre.

Plus il y avait de torches sur le monstre, plus il devenait petit jusqu'à se transformer en une flaque dorée. Comme le monstre était détruit, les mères se réveillèrent en ayant complètement oublié ce qui venait de se produire. Les pères retrouvèrent leurs femmes et leurs enfants, ils retournèrent tous chez eux et reprirent une vie totalement ordinaire, en étant conscients d'avoir marqué l'histoire jusqu'à la fin des temps.

FIN…

Médiathèque Nelson Mandela
Bd Paul Cézanne, 13120 Gardanne
Tél. : 04 42 51 15 16
Fax. : 04 42 51 37 95
www.mediatheque-gardanne.fr